

Il semble aujourd'hui établi que Science et Littérature constituent deux champs culturels distincts. Formation littéraire et formation scientifique se constituent en filières étanches. On est scientifique ou bien on est littéraire. Qu'en pensez-vous ?

Je ne suis pas absolument certain que Science et Littérature constituent deux champs culturels aussi distincts que cela. Il me semble, au contraire, que ces deux « cultures » tissent en permanence, dans l'histoire, des liens complexes : elles s'épient, se surveillent, s'imitent, s'empruntent des images, s'échangent des questions, font glisser leurs métaphores réciproques d'un champ dans un autre, dévoient, déforment, rattrapent chacune au vol, pour les utiliser de manière imprévue, des concepts forgés par l'autre. Tout se passe comme si leur différence n'était entretenue que pour mieux faciliter une sorte de fécondation réciproque. Mais, en contrebande, si l'on me permet cette expression. Officiellement, elles témoignent chacune pour l'autre d'un respect distant, s'observent comme des personnages de cour, se congratulent en d'académiques discours officiels : « Je vous en prie... Je ne suis pas digne.... Moi qui ne suis pas un scientifique... Moi qui n'ai pas la finesse d'un littéraire... Bla...bla... bla... ». En réalité, elles se pincent sous la table, s'arrachent subrepticement une boucle de cheveu dont elles font un porte-bonheur, s'échangent des clins d'œil coquins avant de reprendre la pause... Et reviennent chacune, le lendemain, en ayant modifié, dans leur langage, dans leur comportement, un « je-ne-sais-quoi », comme disait Vladimir Jankélévitch, qui change tout.

La difficulté est que, dans l'environnement intellectuel qui est le nôtre, il faut quand même, pour jouer à ce jeu, que ces deux cultures puissent régulièrement s'assurer de leur identité. Pour pouvoir emprunter, il leur faut disposer d'un « système intégrateur » assez stabilisé afin de ne pas être menacé par l'autre. D'où la débauche épistémologique de la modernité qui n'en finit pas de chercher des frontières, de tracer des contours, de délimiter des territoires. D'où, aussi, la religiosité, les églises et les dogmes, les « monsignori » et les féodalités de toutes sortes, les querelles de clochers et les systèmes d'allégeance : histoire de se réassurer, d'être inscrit quelque part, situé, identifiable, reconnu. Ne pas être pris pour quelqu'un d'autre. Etre quelqu'un. Un « vrai » scientifique. Un « vrai » littéraire. Encarté, spécialisé, incontesté. Quelqu'un qui pourra se permettre ensuite – mais ensuite seulement - quelques fantaisies : une métaphore poétique pour évoquer un phénomène astronomique. Une allusion mathématique pour décrire la structure d'un texte. Pas grand chose. Un écart à la norme nécessaire pour qui veut faire preuve d'originalité. Un respect des convenances suffisant pour ne pas risquer de devenir un paria, sans domicile disciplinaire fixe, sans légitimité quelconque.

C'est alors que ce qui aurait pu être simplement une sorte d'hygiène intellectuelle minimale, un « principe régulateur » de l'activité de l'esprit, une manière de s'astreindre régulièrement à une ascèse disciplinaire, pour mieux explorer, ensuite, des chemins frontaliers et découvrir des territoires inconnus, devient un système qui verrouille, enferme, circonscrit l'individu dans un domaine où il est labellisé... et lui interdit ainsi le moindre vagabondage créatif. Les formations « scientifique » et « littéraire » se recroquevillent ainsi sur elles-mêmes et produisent des spécialistes assignés plus que jamais à la « reproduction ».

Au lieu de quoi on pourrait imaginer des configurations originales : une majeure, pour la formation de l'esprit, la discipline de l'intelligence, l'acquisition de l'exigence qui apprend à éviter le moindre faux pas, à traquer la plus petite approximation. Et une mineure, pour ne pas être effrayé par la perspective d'un métissage, pour savoir accueillir l'imprévu, pour envisager – ne serait-ce qu'un moment – la possibilité de cette fécondation en contrebande qui rend les disciplines tolérables, ouvertes, amusantes même, parfois. Ainsi, au lieu d'opposer

scientifiques et littéraires, de cultiver les spécialisations univoques, pourrait-on imaginer d'associer, par exemple, les mathématiques et la musique, la musique et la biologie. Le théâtre et la physique. La physique et les arts plastiques. Les arts plastiques et la mécanique des fluides. La mécanique des fluides et la littérature médiévale. La littérature médiévale et la trigonométrie.

Au lieu de filières étanches, on proposerait ainsi des formations en « binômes ». Sans éclectisme ni confusion. Avec une vraie spécialisation aujourd'hui sans doute indispensable. Et une « discipline de complément ». pour apprendre à ne pas « penser unique ».

A l'aube du troisième millénaire peut-on dire du scientifique et du littéraire qu'ils développent deux attitudes irréductiblement différentes ? Lesquelles ? La langue, l'écriture, la littérature peuvent-elles quelque chose pour la science ? La science peut-elle quelque chose pour la littérature ?

Pour des raisons étranges, j'ai longtemps cru que la littérature posait les questions et que la science donnait les réponses. Einstein, l'homme de la « relativité » répondait à Pascal, l'écrivain des « deux infinis ». Freud rendait rigoureux le traitement des problèmes soulevés par la mythologie grecque. Durkheim et Bourdieu expliquaient savamment ce que Balzac et Zola se contentaient de nous « donner à voir ».

Je me demande aujourd'hui si ce n'est pas le contraire qui serait vrai : la science ouvrirait des champs, formulerait, de manière cabalistique, quelques intuitions que la littérature tenterait, elle, d'explicitier. Et il est vrai que, quand la physique « évoque » des réalités inconcevables (« l'univers est un cercle fini de diamètre infini) quand les mathématiques travaillent sur les nombres irrationnels et expliquent que, quoique les infinis soient tous infinis, il y en a, néanmoins qui sont plus grands que d'autres... on se demande s'in ne faudrait pas un peu de littérature pour donner de la « chair » à tout cela et, par l'effort d'une langue exactement ajustée à son objet, permettre à nos contemporains de comprendre le monde dans lequel ils vivent.

Plus trivialement, peut-être, on peut simplement se demander si le travail sur la langue, en tant qu'effort au plus près pour être entendu de l'entendement de l'autre, ne constitue pas une dimension essentielle de l'activité scientifique. Les écrits des « vulgarisateurs » ne seraient pas ainsi, la traduction, dans le langage vernaculaire des non-scientifiques, des théories scientifiques, mais l'explicitation de ces théories, et, peut-être même, ces théories elles-mêmes, en ce qu'elles ont de plus rigoureusement scientifique. Le « big bang » ne serait-il pas, alors, une superbe illustration de l'assomption littéraire de la science ?